

le retour de Pierre, ne se change en une profonde douleur.

—Dieu bénisse Pierre! répondit-elle. Pierre ne peut apporter que du bonheur à la maison. Il faut remercier le Seigneur de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte! Il nous a enlevé un adolescent; il nous a rendu un homme digne de marcher à la droite du roi et de commander ses armées. comme Benaïah, le fils de Joïada, commanda les armées de Salomon.

—Grand merci de la comparaison! fit le Bourgeois en souriant, mais Pierre est français, et il aimerait mieux commander une brigade dans l'armée du Maréchal de Saxe, que l'armée entière de Salomon. Tout de même, je me trouve parfaitement heureux aujourd'hui. Débora, — il l'appelait ainsi quand il était ému, — et je ne veux pas gâter mon bonheur par une crainte futile. Bah! c'est la réaction; j'ai eu trop de félicités à la fois, je suis faible devant tant de joies.

—Il est une douce voix intérieure, Maître, qui nous parle ainsi, afin que nous cherchions notre appui dans le ciel et non pas sur la terre où tout passe, où tout est incertain. L'homme qui a vécu de longues années et s'en réjouit, ne saurait oublier les jours de ténèbres, car ils sont nombreux. Nous ne sommes pas étrangers, Maître, aux vanités et aux misères de la vie humaine. Le retour de Pierre est comme un rayon de soleil qui traverse les nuages. Dieu aime que nous nous réchauffions au rayon de soleil qu'il nous envoie.

—C'est juste, madame, et c'est ce que nous allons faire. Les vieux lambris de Belmont vont tressaillir d'allégresse à l'arrivée de leur futur maître.

VII

Cette dernière parole ravit la vieille dame. Elle savait que Belmont était destiné à Pierre, et le Bourgeois avait eu la même pensée qu'elle. C'était à cela sans doute qu'il songeait tout à l'heure.

—Maître, dit-elle, Pierre sait-il que le chevalier Bigot était concerné dans les fausses accusations portées contre vous, et que c'est lui qui, poussé par la princesse de Carignan, fit exécuter l'unique décret de la cour?

—Je ne crois pas, Débora; je n'ai jamais dit à Pierre que Bigot fût autre chose que l'avocat du roi, dans la persécution que j'ai endurée. C'est ce qui me trouble au milieu de ma joie. Si Pierre savait que l'Intendant s'est fait mon accusateur, pour plaider à la princesse, il ne remettrait son épée au fourreau qu'après l'avoir trempée dans son sang. C'est à peine si je puis me contenir moi-même.

La première fois que je l'ai rencontré ici, sous la porte du Palais, je l'ai bien reconnu, et je l'ai regardé en pleine face. Il m'a reconnu lui aussi. Il est hardi, l'animal! et n'a pas baissé les yeux. S'il avait souri je l'aurais frappé. Mais nous sommes passés sans rien dire, échangeant le plus mortel salut, que deux ennemis peuvent échanger. Il est heureux, peut-être, que je n'aie pas eu mon épée ce jour-là, car j'ai senti ma colère s'éveiller. Une chose que je redoute: Pierre ne resterait pas calme comme moi, s'il connaissait l'Intendant comme je le connais, son sang est jeune. Mais je n'ose rien lui dire. Il y aurait tout de suite du sang de répandu, Débora.

—Je le crains en effet, Maître. En France, j'avais peur de Bigot; j'en ai peur ici, où il est bien plus puissant. Je l'ai vu passer un jour. Il s'est arrêté pour lire l'inscription du Chien d'Or. Il est reparti vite, il avait l'air d'un démon. Il avait bien compris.

—Ah! et vous ne m'avez pas dit cela, Débora! fit le Bourgeois.

Et il se leva tout excité. Il reprit:

—Bigot a lu l'inscription, dites-vous? L'a-t-il toute lue?

J'espère que chaque lettre a brûlé son âme comme un fer rouge.

—Cher Maître, ce n'est pas là le langage d'un chrétien, et vous ne pouvez en attendre rien de bon. "Je suis le Dieu de la Vengeance, dit le Seigneur."

VIII

Madame Rochelle allait continuer sa leçon de morale, quand tout à coup un grand bruit monta de la rue. Il était causé par une foule de personnes, — des habitants surtout, — attroupées en face de la maison. Le Bourgeois et sa

vieille amie s'interrompirent, vinrent regarder à la fenêtre et aperçurent tous ces gens excités dont le nombre allait toujours grossissant.

C'étaient des curieux qui venaient voir le Chien d'Or dont on parlait tant, et peut-être aussi qui voulaient connaître le bourgeois Philibert, ce grand marchand, défenseur fidèle des droits des habitants, l'adversaire implacable de la Friponne.

Le Bourgeois regardait cette multitude qui croissait toujours: des habitants, des gens de la ville, des femmes, des jeunes gens, des vieillards. Il se dissimulait cependant pour n'être pas vu. Il n'aimait pas les démonstrations, encore moins les ovations. Il put entendre plusieurs voix assez distinctement et comprendre de quoi il s'agissait. Ses regards tombèrent plusieurs fois sur un jeune homme vif et remuant, qu'il reconnut pour Jean La Marche, le joueur de violon, un censitaire de Tilly. C'était un original et tout le monde l'entourait.

—Je veux voir le bourgeois Philibert! cria tout à coup ce Jean La Marche, c'est le plus honnête marchand de la Nouvelle-France et le meilleur ami du peuple. Vive le Chien d'Or! A bas! la Friponne!

—Vive le Chien d'Or! A bas! la Friponne! exclamèrent cent voix.

—Chante donc, Jean, fut-il demandé.

—Pas maintenant, j'ai fait une chanson nouvelle sur le Chien d'Or, je vous la chanterai ce soir... si vous y tenez, c'est-à-dire.

Jean prit un grand air de modestie pour dire cela; il riait sous cap, car il savait bien que sa chanson serait accueillie avec autant d'enthousiasme, à Québec, que l'ariette nouvelle d'une prima dona, à l'opéra de Paris.

—Nous viendrons tous pour l'entendre, Jean. Mais prends garde à ton violon: il va se faire écraser par la foule.

—Comme si je ne savais pas avoir soin de mon cher "marmot", répliqua Jean, en élevant l'instrument au-dessus de sa tête. C'est mon seul enfant, continua-t-il. Je le fais rire et pleurer, aimer et gronder, comme je veux, et je puis vous faire faire de même, à vous tous, rien qu'à toucher les cordes de son âme.

Jean était venu à la corvée, le violon sous le bras. C'était son outil. Il ne savait pas qu'Amphion avait bâti les murs de Thèbes en jouant de la lyre, mais il savait que son violon ranimait le zèle des travailleurs. Il disait souriant:

—Mon violon est joyeux comme les cloches de Tilly, quand elles sonnent pour une noce; il repose de la fatigue et fait aller au travail avec gaieté.

IX

On entendait un grand murmure de voix, des éclats de rire continuels, pas de contredits. Les habitants d'en haut et ceux d'en bas étaient là, mêlés dans une parfaite harmonie, ce qui n'arrivait pas souvent. Personne même, d'entre les Canadiens qui parlaient bien le français, ne songeait à taquiner les Acadiens à cause de leur rude patois.

Quand l'Acadie tomba aux mains des Anglais, un grand nombre de ses habitants montèrent à Québec. C'étaient des gens hardis, robustes, querelleurs, qui s'en allaient çà et là provoquer les autres avec leur provocante interrogation: Etions pas mon maître, monsieur?

Mais ce jour-là, tous se montraient civils, ôtaient leurs tuques et saluaient avec une politesse que n'auraient pas dédaignée les rues de Paris.

X

La foule augmentait toujours dans la rue Buade. Max Grimau et Bartémy, les deux vigoureux mendiants de la porte de la Basse-Ville, surent cependant garder leur place accoutumée dans les marches de l'escalier et firent une fameuse récolte de gros sous. Max était un vieux soldat en retraite, encore vêtu de l'uniforme qu'il portait à la défense de Prague, sous le maréchal de Belle-Île; mais l'uniforme était en guenilles.

Bartémy était aveugle et mendiant de naissance. Le premier était un bavard, un importun; le second un homme silencieux, qui ne faisait que tendre au passant sa main tremblante. Pas un ministre de finances, pas un intendant royal n'ont jamais cherché avec autant d'ardeur et autant de succès, peut-être, les moyens de taxer un royaume, que Max et l'aveugle, les moyens de taxer les passants.

C'était une bonne journée pour nos deux mendiants. La nouvelle que l'on faisait une ovation au bourgeois s'était vite répandue, et les habitants montaient par groupes à la Haute-Ville, les uns suivant la côte escarpée, les autres prenant les grands escaliers bordés des tentes des colporteurs basques; des coquins qui avaient la langue bien pendue, ces colporteurs!

Les escaliers partaient de la rue Champlain, pour aboutir dans la côte. C'était un casse-cou que les vieillards et les asthmatiques n'aimaient guère, mais ce n'était rien pour les "grimpeurs", comme les habitants appelaient les petits garçons de la ville, ni pour le pied agile des fillettes qui couraient à l'église ou au marché.

XI

Max Grimau et l'aveugle Bartémy avaient fini de compter leur monnaie. Les gens arrivaient toujours, et depuis la porte de la basse-ville jusqu'à la cathédrale, la rue était remplie d'une foule paisible qui voulait voir le Chien d'Or et connaître le bourgeois.

Alors, des gentilshommes qui chevauchaient à toute vitesse s'engagèrent dans la rue Buade et voulurent se frayer un passage. Ils n'y réussirent pas, et restèrent enfermés.

C'étaient l'Intendant, Cadet, Varin et tous les vils hôtes de Beaumanoir qui revenaient à la ville. Ils parlaient, criaient, faisaient tout le tapage possible, comme font d'ordinaire les désœuvrés, surtout quand ils ont bu.

—Que signifie ce tumulte, Cadet, demanda Bigot, je crois que ce ne sont pas vos amis. Cet individu voudrait vous voir chez le diable, ajouta-t-il en riant.

Il montrait un habitant qui criait à pleine tête: A bas Cadet!

—Pas plus les vôtres, riposta Cadet. Ils ne vous ont pas encore reconnu, Bigot. Laissez faire, vous allez avoir votre tour. Ils ne vous placeront pas moins chaudement que moi.

Les habitants ne connaissaient point l'Intendant, mais ils connaissaient bien Cadet, Varin et les autres, et quand ils les aperçurent ils leur jetèrent des malédictions.

—Est-ce que ces gens-là nous arrêtent pour nous insulter? demanda Bigot. Il n'est pas naturel pourtant de supposer qu'ils connaissent notre retour.

Et tout impatient, il essaya de faire avancer son cheval, mais inutilement.

—Oh! non, Excellence! c'est la populace que le gouverneur a mandée pour la corvée du roi. Elle vient présenter ses hommages au Chien d'Or. Le chien d'or, c'est son idole! J'imagine qu'elle ne s'attendait pas à nous voir la troubler dans ses dévotions.

—Les vils moutons! ils ne valent pas la peine d'être tondus! s'écria Bigot avec colère, en regardant le Chien d'Or qui semblait le défier.

—Rangez-vous, vilains! fit-il aussitôt, en éperonnant son cheval. Lancez au milieu d'eux votre vaillant Flamand, Cadet, et n'épargnez pas les pieds.

XII

C'était justement ce que Cadet voulait:

—Venez, Varin, cria-t-il, venez tous! donnez de l'éperon et ouvrez-vous un chemin dans cette tourbe.

Tous les cavaliers s'élancèrent frappant de droite et de gauche avec leurs pesants fouets de chasse. Il s'en suivit une violente mêlée. Plusieurs habitants furent foulés aux pieds des chevaux et plusieurs gentilshommes vidèrent les étrières. L'Intendant était furieux: son sang gascon s'échauffait vite. Il frappait de son mieux, et on pouvait le suivre à la trace ensanglantée qu'il laissait.

Il fut reconnu à la fin, et une clameur immense retentit:

—Vive le Chien d'Or! A bas la Friponne!

Quelques-uns des plus hardis se risquèrent à crier:

—A bas l'Intendant! à bas! les voleurs de la grande compagnie!

Par bonheur, les habitants n'avaient point d'armes. Ils se mirent à lancer des pierres et essayèrent de démonter les gens à cheval. Ils en renversèrent plusieurs. L'amour de Jean La Marche, son cher violon, périt écrasé dans la première charge. Jean se précipita à la bride du cheval de l'Intendant, mais il reçut un coup qui le renversa.